

LA SORCIERE DU BOIS DE L'ÉTOILE

Depuis toujours, l'enfant avait deux noms. Vincente, c'était celui que son père avait fait inscrire sur le registre de l'état-civil de la mairie de Florange, un jour du mois de mai, en 1981. Vincent, c'était celui que sa mère avait donné à la directrice quand elle était allée le conduire pour la première fois à la crèche. Vincente sentait le câlin et les histoires d'avant s'endormir, c'était un nom de soleil, de polenta et de musique. Vincent avait le parfum des livres neufs, des cahiers immaculés et des mois de septembre de rentrée des classes. L'enfant aimait ses deux noms également. L'un et l'autre définissaient son univers et il s'y reconnaissait, pourvu qu'on ne les mélange pas.

Car parfois, il arrivait qu'on les mélange et l'enfant n'aimait pas cela. Pas cela du tout.

Vincente à l'école sonnait comme une injure. Les copains appelaient "Vincente" en rigolant et en faisant des gestes bêtes avec les mains. "Vincente! Vincente!". Il entendait "macaroni", "rital" et tutti quanti. Ça le mettait en colère quand au détour d'une engueulade avec un bon copain, l'autre lâchait qu'il ferait mieux de retourner dans son pays. Ça le fichait sacrément en rogne, lui qui ne connaissait pas d'autre pays que Florange et la vallée de la Fensch. Il était de la Sollac, lui, une pièce rapportée comme les autres, puisque son grand-père était arrivé là avec le grand tuyau. Même que c'était des camions de la Sollac qui venaient chercher par paquets les italiens à la gare de Nancy à l'époque du grand-père. Une fois seulement, il avait réussi à hausser les épaules quand on

l'avait appelé Vincente à l'école. C'était le jour où le maître avait emmené toute la classe au complexe de Bétange. Au musée, il avait découvert les restes du four romain que des archéologues avaient mis au jour.

"Bande de nuls, avait triomphé Vincente, il y a deux mille ans, on faisait déjà des pizzas ici, et vous, vous en étiez encore à vous bouffer tout cru les uns les autres comme des sauvages!"

Il savait se défendre, Vincente et c'est Vincent qui le lui avait appris.

A l'inverse, quand on disait Vincent à la maison, il s'attendait toujours au pire. Il était rarement déçu. Vincent, dans la bouche de son père et de sa mère, c'était le nom des devoirs, des contraintes et des disputes, le sale nom raisonnable qu'on lui collait pour lui faire avaler des décisions déraisonnables. Un nom taillé comme un costard d'adulte pour un gosse.

Ce soir-là, aux premiers mots de son père, il avait su que quelque chose de grave se préparait.

— Vincent, il faut qu'on te parle, ta mère et moi. Tu es grand à présent...

Ça avait commencé très fort, ça ne pouvait finir qu'en catastrophe. Coup sur coup, sans s'interrompre ni presque lever le nez de son assiette, le père avait annoncé qu'il allait partir travailler à Paris, que maman avait accepté un emploi dans un hôtel de Nancy, que la cité de la rue de Luxembourg allait être rasée, qu'ils avaient refusé d'être relogés sur Florange et que ce ne serait qu'un mauvais moment à passer avant de trouver un nouvel appartement. A la fin de son discours, le père s'était tu sans oser affronter le regard du gamin. Vincente n'avait rien dit. Il avait regardé son père, son père à lui qui baissait le nez comme un gosse honteux. Il avait eu honte de la honte de son père. Il avait même pensé "pauv' type" et pour le taire, il s'était levé comme un grand, comme Vincent.

"C'est super, avait-il dit, comme ça je vais être peinard". Et il était parti pleurer dans sa chambre.

— Vincente, avait chuchoté sa mère en cherchant son visage sous la couette, Vincente... vieni...

Il avait pleuré comme un gosse dans les bras de maman et la semaine suivante, on avait fait comme avait dit papa. Le frigo débordait de nourriture et l'appartement de solitude.

A l'école, Vincent n'avait rien dit, rien laissé voir. Il était juste un peu plus silencieux que d'habitude.

A la maison, Vincente avait joué à faire la cuisine, il avait joué à être grand. Ce n'était pas un jeu très amusant. Il avait regardé la télé en mangeant des cacahouètes. Il s'était endormi dans le fauteuil de papa. Il avait rêvé...Rêves de même au pays des adultes...

Dans le bois de l'étoile, il y a un tunnel creusé dans la terre et une grotte sous un dôme. C'est l'antre de la sorcière, tout prêt de la tombe de la fée. Tous les enfants connaissent la grotte de la sorcière. Il y vont en promenade avec l'école ou les moniteurs du centre de loisir. Il n'y a que les grands, ceux qui veulent toujours faire les malins, pour prétendre qu'en fait de sorcière il n'y a rien d'autre au fond du trou qu'un vieux matelas douteux, propice aux amours clandestines. Les grands se vantent tout le temps.

La vérité, c'est qu'il y a longtemps, bien longtemps, avant le temps où l'on servait la bière au mètre à la sortie des usines Sollac, avant le tuyau, les trains chauds, les trains froids et le camp de Bétange, au temps où Florange était un village avec des champs autour de l'église et des vaches dans les champs et des paysans dans les fermes, en ce

temps-là, un terrible combat opposa la sorcière de la grotte à la fée de l'étoile. La sorcière, hélas, a vaincu la fée. Depuis, tout va de travers. Un homme s'est pendu dans le bois de l'étoile, la terre a tremblé et l'on monte se jeter du haut du Grand Bloc quand l'air est trop épais de fumée et les cris de draisiennes trop déchirants tout au long du tuyau. Les saisons qui se détraquent, la crise, la délinquance juvénile, la mortalité infantile, le trou de la sécurité sociale. Tout vient de la sorcière. C'est elle, la grande responsable des malheurs du monde, de Florange, et particulièrement de ceux de Vincente.

C'est vrai qu'il y a une sorcière au bois de l'étoile. La preuve, c'est qu'on a érigé au carrefour un monument à sa gloire. C'est une étoile kabbalistique aux multiples branches d'acier. Au sol, des jardiniers sataniques ont dessiné les marques rituelles du sabbat. On a même installé à proximité du sanctuaire une boîte à sel pour épicer les potions magiques...L'étoile du carrefour est du même gris que le tuyau de la vallée, de ce gris métal qui sort de la Sollac. Pour Vincente, pour Vincent, mais aussi pour Hassan, Florence, Karol et les autres, il ne fait aucun doute que la sorcière est de mèche avec la Sollac. Elle sacrifie au culte de l'usine et du travail.

A bien y réfléchir, elle n'est ni tout à fait bonne, ni tout à fait mauvaise. Les uns disent qu'elle fait vivre le pays, d'autres prétendent qu'elle le tue. Les uns et les autres ont sans doute raison. Ensemble, il s'accordent sur un unique sujet : Elle est laide, c'est indéniable. Elle est laide, et c'est pourquoi on la dit sorcière. Ceux qui la cherchent les nuits de pleine lune, chevauchant un balai, en seront pour leurs frais. La sorcière du bois de l'étoile est une sorcière moderne qui vit avec son temps et maîtrise à la perfection l'art du déguisement. Il vaut mieux la deviner sous des apparences plus anodines. Certains l'ont vue au collège, déguisée en professeur, au complexe de Bétange, sous les traits des filles de chair et de cuir qui ornent les murs des salles de répétition des rockers. On l'a entendu ronfler dans le poêle à sciure du club Fer et Bois. Elle chuchote à l'oreille des

pré-retraités la nostalgie du temps des ateliers. Chez les maîtres-queue de l'association des joueurs de billard, on la soupçonne de dévier vicieusement la course de la boule sur le tapis vert. Pour rien, pour rire. Et, de ses doigts crochus, elle emmêle les tresses de rotin des dames de l'atelier de vannerie. C'est elle encore, déguisée en renard, qui vient voler les poules de la petite ferme malgré les coups de klaxon des pintades. Elle qui mure les vitrines des boutiques, souffle de faux nuages contre le vrai ciel, conduit les trains fantômes de la nuit et noircit les façades des maisons de Florange.

Elle est partout. Les enfants la voient avec leurs yeux d'enfants, chevauchant le tuyau, deux phares jaunes en guise de regard, avec des hurlements de locomotive. Quelques adultes l'imaginent la peau basanée et les cheveux noirs en train de rôder du côté du Grand Bloc, à l'heure où ce qui est honnête sommeille honnêtement. D'autres, tout aussi adultes, affirment qu'elle fume le cigare, voyage en avion privé et joue à la bourse de Francfort. Les plus vieux vont jusqu'à dire qu'elle se nourrit du sang de l'ouvrier, mais ceux-là, de nos jours, font rigoler tout le monde. Ce qui est certain ce que tout le monde a pu la voir, à défaut de la reconnaître, il a quelques jours au journal télévisé. Elle était déguisée en monsieur de Paris, cravatée, responsable et souriante. Dans son attaché-case de sorcière, elle cachait un philtre de sa façon : un "plan social".

Oui, la sorcière est partout. Elle décide de tout. C'est la terrible vérité. Les enfants le savent bien. Ils disent qu'il n'y a que les Américains pour croire que les forces du bien sont plus puissantes que celles du mal. Ici, la sorcière règne sur la ville et la fée la fée est morte. Enterrée dans le bois de l'étoile.

La sorcière est partout, même dans les têtes. "Quand on aura fini le collège, a dit Samira à Vincent, on fera le ménage au collège. On ne quittera jamais le collège." Cric, crac, la sorcière du bois de l'étoile ferme la porte des rêves et voile les sourires des enfants qui cherchent à grandir.

C'est qu'on grandit vite, ici. Et l'on vieillit encore plus vite. Vincente est assez grand à douze ans pour rester seul toute la semaine à la maison. Seul et en silence. S'il allait raconter son affaire, cela pourrait venir aux oreilles d'une assistante sociale. L'assistante sociale, c'est encore une forme de sorcière. Sait-on jamais...

On grandit vite ici. Et le temps passe en se fichant bien du calendrier des Postes. La sorcière vit à son propre rythme et tout le monde la suit. Comment faire autrement? On construit à toute vitesse des maisons qui se lézardent plus vite encore. Alors on les détruit. On casse le dur, on s'installe dans le provisoire. Encore une bonne blague de la sorcière! Restent les jardins, les herbes têtues et le souvenir des fleurs qui résistent plus longtemps que la pierre, l'acier et le béton dans les potagers abandonnés.

Vincente s'est réveillé. C'est déjà le matin, un matin timide qui s'avance sur la pointe des pieds. Dans le potager en friche derrière le bloc, trois crocus obstinés pointent leur cône de verdure. Parfois, Vincente voudrait partir. Partir loin d'ici, fuir la sorcière. Il en parle avec les copains. Amsterdam, Sydney, Los Angeles. Voler jusqu'à Tahiti sur un balai magique, "troller" en Norvège, au Maroc ou en Mauritanie où le soleil est si chaud qu'il brille comme le cœur caché de l'usine. On pourrait partir, puisqu'on vient déjà de si loin, de Pologne, d'Italie, de Bretagne et de l'autre côté de la mer. On pourrait partir à l'autre bout du monde tout aussi facilement que ceux d'ici vont d'Uckange à Famek, d'Hayange à Longwy, jusqu'à Metz et Paris. On partirait, si l'on avait la certitude d'en finir une bonne fois pour toute avec la sorcière. Mais on l'a vu à la télé, on l'a lu dans le journal, la sorcière est partout, dans les tours semblables des villes différentes, sous le ciel bleu des cités où le bleu ressemble au travail qui manque, en Pologne, en Italie; de l'autre côté de la Méditerranée où elle a troqué le balai pour un fusil mitrailleur. Et même en Bretagne où les dockers, bras ballants,

regardent au ciel les machines lever les charges dont leurs épaules ne conservent que le souvenir.

Et si c'était elle, la sorcière? Une machine. Un robot. Deux boutons qu'on presse pour mettre en branle un train d'acier.

Vincente se souvient. C'était au temps où son père travaillait à deux pas. Il partait le matin et rentrait le soir avec assez d'argent chaque mois pour que maman reste à la maison. Un monsieur avait sonné en fin d'après-midi à la porte de l'appartement, un monsieur avec un costume de monsieur et un sourire assorti. Il avait déballé sur la table de la cuisine l'épluche-légume électrique, l'auto autocuiseur à induction électronique et deux ou trois autres inventions tout aussi merveilleuses " Avec cela, avait dit le représentant, vous n'avez plus rien à faire. C'est propre, moderne et sans effort." Sa mère avait sourit en raccompagnant le monsieur vers la porte. " Et si je n'ai plus rien à faire, avait dit maman, qu'est-ce que je deviens, Je me laisse mourir?"

Vincente frissonna. Est-ce qu'il allait mourir, lui aussi, quand il en aurait fini avec le collègue? Il était seul dans l'immeuble, dernier occupant d'un bloc qu'on raserait bientôt. Les copains pouvaient bien se foutre de lui et lui balancer des vanes douteuses "Alors Vincent, tu déménages bientôt à Sarajevo?" Leur tour viendrait. On verrait la tête qu'il ferait, ceux du Grand Bloc, quand les artificiers installeraient les charges d'explosifs dans leurs chambres de gosse, dans les cages d'escaliers où ils s'étaient embrassés. On verrait bien.

Dans les films qu'il aimait à la télé, il y avait toujours un moment où tout semblait perdu, un moment gris, toutes portes fermées, tous horizons bouchés. Le héros touchait le fond.

L'aventurier emmuré dans les mines du Roi Salomon s'est débattu en vain contre les tonnes de rochers que les méchants ont déversé à l'entrée du tunnel. A présent il commence à manquer d'air. Il va abandonner...

L'espion a tout compris, mais il est trop tard. Ligoté sur une chaise, il suit du regard l'horrible fou qui, d'une pression du doigt, va faire sauter la planète. Tout est perdu...

Perdu dans la montagne, l'alpiniste à bout de force ferme les yeux dans un trou de neige. Il se laisse gagner par le sommeil qui le tuera. Mort douce, tiède torpeur. Résignation.

C'est alors que quelque chose devait arriver, quelque chose qui bouleverserait le cours des choses. Un courant d'air, une belle espionne repentie, un chien des neiges, une marmotte, un miracle. Il y a toujours un miracle, dans les films.

C'était un mercredi, Vincente était seul depuis le lundi. Si seul qu'il craignait que jamais la fin de la semaine ne vienne. Depuis deux jours, dans le silence du bloc de la rue de Luxembourg, il était descendu au plus noir de ses idées, de ses rêves. Il touchait le fond. Il en avait assez de se battre, de jouer à tout va bien. La sorcière étouffait la ville. Elle crèverait. Et lui avec elle. Il était prêt. prêt pour le miracle.

Il se glissa tout habillé sous la couette et ferma les yeux comme un héros. Il entendait déjà les moteurs des bulldozers à l'assaut de l'immeuble. Qu'ils viennent, qu'ils fichent tout par terre maintenant. Qu'est-ce que ça pourrait bien leur faire qu'il y ait un gamin à l'intérieur? Quand on rase une maison, c'est toujours pour se débarrasser de ceux qui y vivent. Hygiène, sécurité, confort et tout le tralala, il ne croyait pas un mot des arguments des grands. Qu'est-ce que ça pouvait leur faire que le vent arrache les tôles du

bâtiment? Il en faisait tout autant au collège et personne ne parlait de raser le collège. Quand la sorcière décide de vous jouer un tour de cochon, elle se pointe la gueule enfarinée et l'avenir aux lèvres. Radieux l'avenir, sauf que l'avenir, c'est toujours pour demain. Mais cela, elle se garde bien de le préciser. Et pourquoi donc, soudain, s'intéressait-on à lui? Il n'avait pas été habitué à tant de sollicitude. Saleté de sorcière. Quand le grand-père était arrivé dans un camion de la Sollac et qu'on l'avait collé au camp de Bétange, on se moquait bien des pauvres gars qui s'asphyxiaient dans leur casemates avec leurs poêles à bois encrassés. Et quand on l'avait sorti du camp, le grand-père, ce n'était pas pour lui faire plaisir. On avait simplement de plus pauvres que lui à loger, de plus foncés de plus basanés. Sécurité, ils disaient, confort, ils disaient. Et à douze ans, Vincente entendait efficacité, rentabilité. Aux parents, on peu raconter des cracs. Pas à un même de douze ans. Il était grand, Vincent, mais pas assez pour être complice. Même si un jour il devait partir, il ne supportait pas l'idée qu'on rase les murs où il avait grandi.

Il avait la rage. Une colère sérieuse d'enfant. Vincente ne pleurait pas sous la couette. Il frappait l'oreiller de ses poings. Un miracle! Comme dans les films! Je veux un miracle! Mais qu'est ce qu'il fichait le scénariste à la noix ! Il émargeait chez la sorcière, lui aussi?

Si seulement on avait pu ressusciter la fée, la bonne fée qui dort dans sa tombe du bois de l'étoile...

La fée, Vincente ne l'avait jamais vue, pas plus que Vincent. Il essaya de l'imaginer sous la couette, en attendant les bulldozers. Elle devait être belle. Très belle. Un peu triste aussi, d'être morte depuis si longtemps. Il lui voyait un visage grave éclairé d'un sourire avec deux yeux comme les braises vivantes d'un feu qui

ne demande qu'à reprendre. Il en était certain, elle avait les cheveux noirs, d'un noir profond de nuit, et la peau mate et claire. La peau douce. Elle ne pouvait pas ne pas avoir la peau douce. Elle était silencieuse et portait une robe de couleurs que le vent agitait. Elle ne tremblait pas. Elle n'avait jamais froid. Elle était belle. Elle ressemblait à Nedjma. Un nom de fée. C'était elle, la fée. Ce ne pouvait être qu'elle.

D'un bond, Vincente se leva, rejeta la couette en boule sur le lit et sortit de l'appartement sans fermer la porte. Nedjma.

Le vent soufflait en rafale, semant au sol ses semailles de glaces. Nedjma.

A l'aplomb de l'usine, les nuages des hommes montaient à l'assaut des nuages du ciel. Le soleil perçait du côté de Seremange. Nedjma.

Une locomotive cria dans le crissement de métal noir et de charbon. La terre qui vendait son cœur à la cokerie offrait dans le même temps ses premiers crocus aux jardins ouvriers. Nedjma.

Ça sentait le soufre des orages et la promesse d'un printemps.

Il se mit à courir.

Il courut par les friches jusqu'à la rue de l'Argonne.

Il courut le long des cités immobiles et des arbres vivants.

Il courut rue d'Oury, droit devant lui, l'enfance aux trousseaux. Emporté par son élan, il dévala la rue des Près jusqu'au tuyau et l'emprise de l'usine.

Le tube asthmatique haletait sous les gifles du vent. Nedjma.

— Alors, vieille sorcière, on s'étouffe !

Le gamin leva le poing contre le tuyau et reprit sa course. La Grande Rue rectiligne comme dans les westerns. Le vent dans son dos comme un ami. La rue immense et longue comme un jour sans travail. Il passa la bibliothèque et entra au local jeune. Nedjma.

Elle était là, assise à une table, spectatrice absente d'une partie de Trivial Pursuit. Il s'assit à côté d'elle. Elle lui sourit.

— Tu étais où? lui demanda-t-elle.

— Chez moi. On va faire un tour?

— Où ça, interrogea-t-elle. C'est mort ici.

Vincente rigola. Il rigola comme il n'avait pas rigolé depuis qu'il avait quitté l'école primaire.

— Qu'est-ce que ça peut faire, puisque nous, on est vivants!

Ils filèrent en se donnant la main, le rital de Luxembourg et la beur du 2/4, tout les deux de Sollac. Il filèrent à la recherche de Florange dans la campagne qu'ils aimaient.

En passant près des vieux baraquements du complexe de Bétange, ils entendirent une musique qui se souvenait de l'histoire. Les Litvaniens prisonniers des Allemands, les Allemands prisonniers des Américains, les Italiens, les Grecs, les Turcs, les Portugais, prisonniers des De Wendel, les Arabes, prisonniers de leur peau sombre et de leurs mots rauques, tous avaient fredonné ici, un soir de nostalgie, les chansons de chez eux. Le violon s'en souvenait. Et les rockers de Bétange, immigrés de l'intérieur, les rockers de Bétange l'avaient probablement oublié.

Ils filèrent vers l'étoile, le pays de la fée. Un grand soleil d'hiver avait illuminé leur course. Une averse de grêle les surprit sous l'atome d'acier. Au carrefour, une grande maison montait la garde, une grande maison rouge comme dans les films de Freddy. Vincente escalada la grille et tendit la main à Nedjma. D'un coup d'épaule, une porte s'ouvrit. Ils s'arrêtèrent l'un et l'autre au seuil d'un monde inconnu.

La grande salle de bal où l'on montait autrefois en cortège le dimanche était vide, abandonnée, mais si pleine de souvenirs que les deux enfants n'osaient bouger.

Tango, paso-doble, fox-trot ou java, le parquet gardait la marque des galoches des hommes et des talons des femmes. Picon-bière et mirabelle, limonade et grenadine, les rires des enfants aux blagues des grands mêlés pendaient en lambeaux aux rideaux de la salle.

— Je vous attendais, fit la voix d'une vieille femme qu'ils n'avaient pas entendu entrer. Comment vous appelez-vous?

Ils dirent leurs deux noms et la vieille sourit en s'adressant à Nedjma.

— Sais tu ce que signifie ton nom?

Nedjma hocha la tête. Elle savait. La vieille annonça alors la mort prochaine de la sorcière comme une certitude.

— Bientôt, dit-elle, des hommes viendront avec des grues et des chalumeaux comme des épées de feu. Ils mettront en pièces le tuyau de la vallée et ce sera la signe que la sorcière a fini son temps.

— Mais alors, la ville va mourir, demanda Vincent.

— La ville vivait avant le tuyau, répondit la vieille. Pourquoi ne vivrait-elle pas après? Il y avait autrefois des champs tout autour de l'église. La terre n'a pas changé.

Ils écoutèrent longuement parler la vieille d'un temps encore intact dans la mémoire des hommes. En ce temps là, presque chaque famille possédait derrière son logement un carré de pommes de terre et un cochon à engraisser. Nedjma rigola quand la vieille raconta qu'on égorgeait le cochon dans la rue à les portes des cités. " Quand je pense qu'il y en a qui prétendent qu'au 2/4 on élève des chèvres dans les baignoires!"

L'histoire de la vieille ressemblait à l'histoire des enfants. Elle parlait des hommes et des femmes acharnés à vivre, avec leur temps, contre leur temps, toujours debout, toujours vivants. Des hommes et des femmes aux racines fragiles, affolés d'avenir, écartelés entre ciel et terre, terre et rêve, des hommes et des femmes nuages, des

hommes et des femmes libres. Elle parlait de Nedjma et de Vincente, de la solitude et de la douceur d'un baiser.

Peu à peu, la voix de la vieille se fit plus faible. Elle disparut comme elle était venue. L'averse avait cessé. Vincente et Nedjma revinrent vers la ville.

Ils rentrèrent ensemble, rue de Luxembourg. Ils s'armèrent d'une bêche et d'un râteau et commencèrent à nettoyer le potager de la cité en prenant bien garde de ne pas maltraiter les pousses des crocus.

— Comme ça, dit Nedjma, quand ils enverront les bulldozers, ils devront contourner les fleurs.

Vincente lui sourit. Il lui restait une question.

— Ton nom, ça veut dire quoi en arabe?

— Nedjma, répondit la petite, dans le pays de mon père, ça veut dire "étoile".

— A Florange aussi, conclut Vincente.

Il planta sa bêche dans la terre vivante et retourna une grosse motte où s'agitait un ver de terre. La fée Nedjma souriait à son côté. La ville pouvait bien mourir, puisqu'il était vivant. Son avenir, dans le soir, volait plus haut que les faux nuages de la Sollac. Samedi, papa et maman rentrerait par le train de Paris et de Nancy. Il leur dirait comme un grand que tout s'était bien passé. Il faut toujours rassurer ses parents.

Le Colporteur © Editions l'Harmattan 1995